

# Inter Pares

B U L L E T I N

Vol. 19, N° 2, Mars 1997

## Action culturelle et changement social : *la lutte pour l'autodétermination*

Dans un article de ce *Bulletin*, nous parlons de notre collègue bangladais et leader autochtone, Michael Soren, qui lutte avec son peuple, les Santals, pour leur survie culturelle et la préservation de leurs forêts enclavées dans le nord du Bangladesh. À l'instar d'autres partenaires d'Inter Pares décrits dans ce *Bulletin*, Michael et son peuple font face à un dilemme : comment préserver et défendre ce que leur société a de meilleur à offrir tout en favorisant le changement social et culturel essentiels au renouveau et à la survie de leur société.

La culture est la dynamique qui relie entre elles les grandes inventions de la société : l'art, la philosophie, la religion, la technologie, les loisirs, les rapports économiques et les rapports de production, de même que les institutions sociales et politiques. Inévitablement et inexorablement, les cultures changent et s'adaptent. Ce processus est indispensable au développement humain et à la vitalité culturelle. De ce point de vue, aucune culture n'est intrinsèquement bonne ou positive. Toute culture renferme des éléments oppressifs, morbides, destructeurs ou cruels, tout comme elle comporte de la beauté, de la créativité, et des éléments qui nourrissent et transforment les choses. Dans la dynamique permanente de changement qu'est la culture, ces composantes interagissent avec le milieu social et physique ambiant pour créer et réinventer la société dans toutes ses différentes manifestations sociales, économiques et politiques.

Pourtant, l'on prétexte souvent le respect de la «culture» dans le but de préserver des normes, des traditions ou des institutions qui, en fait, empêchent un peuple de se développer. Souvent ce relativisme culturel justifie les pratiques culturelles les plus oppressives — l'universelle et perverse subordination des femmes et les autres formes de répression, de discrimination et de restriction de la liberté — en même temps qu'il impose des limites à la créativité humaine par des normes imposées par ceux qui prétendent



Inter Pares

être les gardiens de la religion et de la culture.

Or, le respect de l'intégrité culturelle n'exige aucunement la préservation ou la conservation d'artefacts culturels, pas plus qu'il ne justifie la domination ou la protection des privilèges. Au contraire, le véritable respect de la culture implique la défense et la promotion du processus de changement culturel et d'autodétermination.

C'est précisément cette intégrité du processus de changement culturel et d'autodétermination qui, dans le «désordre» mondial actuel, a été la plus gravement affectée. Le démantèlement économique et la désintégration sociale, qui accompagnent la polarisation croissante entre ceux qui ont les richesses et les perspectives d'avenir et ceux qui en sont privés, ont eu l'effet d'une profonde corrosion sur la culture et sur ses expressions les plus riches. La destruction des économies locales a noyé le moteur économique de la vie culturelle qu'alimentaient de vibrants rapports de production et d'échanges commerciaux. Les gens éprouvent une brisure entre les rapports économiques et les autres aspects de la vie culturelle, ce qui a rabaisé la culture à la dimension d'artefacts et à l'évocation

nostalgique de lieux et de temps révolus.

Dans ce contexte, non seulement les communautés culturelles sont-elles minées, mais le cœur même des communautés, les jeunes, perdent leur sens d'appartenance et «leur place», ce qui est encore plus tragique. Ils atteignent ainsi la maturité privés du sentiment d'identité sociale et de toute cohésion culturelle. Contraints par la nécessité de quitter leur chez-soi et souvent même leur pays dans l'espoir de voir s'ouvrir des possibilités d'avenir, les jeunes ne gardent plus avec leur communauté que des liens familiaux extrêmement ténus. Face à l'effritement de la cohésion économique et sociale, et de moins en moins capables de se régénérer par le souffle et la maturation de leurs jeunes, les communautés perdent la capacité de s'exprimer culturellement au moyen de l'action politique ; du coup, elles perdent aussi la possibilité d'autodétermination et de renouveau culturel.

Inter Pares s'attaque à cette problématique en soutenant l'action culturelle et le changement social. Le *Bulletin* illustre l'expérience de quelques partenaires d'Inter Pares qui se prennent en main et qui agissent politiquement pour défendre et promouvoir l'autodétermination et le changement culturel.

---

# La jeunesse : *la passion du changement*

«Savoir, c'est aimer ; aimer, c'est protéger.» Tel était le slogan utilisé lors du lancement de la première campagne publique de sensibilisation pour la préservation de la plus vieille forêt de la Guinée Bissau, un petit pays jeté sur la côte de l'Afrique de l'Ouest. Organisée par le groupe de développement Tiniguéna, la campagne vise à informer le public sur les enjeux entourant la protection et l'utilisation judicieuse des ressources naturelles. Elle vise également à mobiliser la population en vue d'influencer les politiques gouvernementales.

La campagne a pour composante essentielle d'offrir à des jeunes la possibilité de s'exposer à leur héritage rural. Une vingtaine d'étudiants de la capitale se rendent dans une région rurale jugée importante sur le plan culturel et environnemental ; pendant dix jours, ils découvrent la manière dont les gens vivent et se nourrissent. Ils comprennent alors mieux les défis et les possibilités que représente la préservation de l'environnement. Après avoir discuté avec de jeunes paysans et paysannes, ils illustrent leurs impressions par des dessins, photographies, poèmes, journaux ou affiches.

Ensuite, pendant cinq jours les jeunes prennent part à des débats publics, entrevues à la radio ou à la télévision, expositions de dessins ou de photos ainsi qu'à divers événements culturels au côté d'artistes locaux. Tiniguéna rejoint ainsi un large public y compris les autorités du gouvernement, les représentants d'ONG nationales et internationales, et la population urbaine. Les gens des régions rurales prennent aussi part à ces activités, et pour bon nombre d'entre eux, c'est la première fois qu'ils ont l'occasion de discuter de ces questions avec les citoyens et les autorités gouvernementales.

La stratégie de Tiniguéna aide les jeunes à mieux comprendre leur contexte socioculturel rural et urbain, afin qu'ils puissent participer à faire grandir l'intérêt et le soutien de la

population pour les enjeux ruraux. Par leurs témoignages francs et enthousiastes de ce qu'ils ont vu et de ce qui les a émus dans les rencontres avec les gens des campagnes, les jeunes retiennent l'attention et l'intérêt du public. Les débats montrent qu'ils saisissent rapidement le lien étroit qui existe entre leur environnement, leur culture et le développement. Ils découvrent l'importance, cruciale pour leur avenir, d'une utilisation judicieuse des ressources naturelles et la nécessité de reconnaître les besoins et l'apport des communautés rurales. Les jeunes parlent avec passion d'une double nécessité : engager les

communautés locales dans les stratégies de conservation et mettre en place des politiques de développement axées sur le lien entre les réalités urbaines et rurales.

Pour Tiniguéna et un nombre grandissant de jeunes en Guinée Bissau, «Savoir, c'est aimer ; aimer, c'est protéger.» dépasse le simple slogan. À la ville comme à la campagne, des jeunes découvrent un lieu d'appartenance et le sentiment qu'il existe une identité et une «place» pour eux. Ils s'engagent à promouvoir des politiques gouvernementales et des changements qui seront favorables à l'ensemble de la population.

---

## Théâtre populaire et dialogue comm

Il y a quelques années, les leaders du village de Buena Vista, petit hameau isolé du sud du Nicaragua, ont invité la troupe Quetzalcoatl à présenter un spectacle de théâtre pour inaugurer le centre communautaire. Tout Buena Vista s'est rassemblé pour le spectacle, le premier jamais présenté au village.

La pièce, bien que conçue comme comédie, portait sur la question dramatique de la violence faite aux enfants. Réagissant aux personnages comiques, à leurs costumes rigolos et aux dialogues soigneusement épicés de l'humour local, l'auditoire, surtout les enfants, riait. Par moments, toutefois, il régnait un profond silence et l'on pouvait sentir s'installer un malaise chez les adultes à mesure que la pièce virait en une satire du *machismo*. Après le spectacle, la discussion s'est amorcée entre les comédiens et l'auditoire ; les enfants manifestaient leur enthousiasme et posaient beaucoup de questions. Mais les adultes, eux, n'ont pratiquement pas dit un mot.

À la fin de la soirée, alors que les gens rentraient tranquillement chez eux, de petits groupes se sont formés au hasard des rues étroites ; peu à peu le calme de la nuit tropicale s'est meublé de discussions animées entre les hommes et les femmes. Les débats se sont prolongés tard dans la nuit, les conversations se

poursuivant même sur le seuil des modestes demeures.

Le lendemain matin, les leaders du village, principalement des hommes, ont échangé quelques réflexions avec Roch Tassé, de l'équipe d'Inter Pares. La violence familiale et le *machismo*, ont-ils alors admis, étaient des problèmes graves que le village n'avait jamais abordés en tant que tels. Les leaders ne s'étaient pas attendus à ce que les femmes confrontent les hommes avec autant de courage et d'assurance la nuit précédente. Le *machismo* est profondément incrusté dans la culture locale, ont-ils ajouté, et il faudrait beaucoup de temps pour l'en extraire. Les leaders ont cependant reconnu que le problème de la violence familiale ne pouvait plus être passé sous silence. Grâce à la troupe Quetzalcoatl, les femmes avaient pu prendre la parole et forcer les hommes à réfléchir sur leur comportement.

Depuis ce temps, à l'invitation des villageois, le collectif Quetzalcoatl est retourné à quelques reprises à Buena Vista et dans les communautés avoisinantes. Grâce au soutien d'Inter Pares, il a réalisé des tournées dans d'autres régions reculées du Nicaragua, créant des pièces qui amènent les gens à réfléchir à des questions telles que la guerre et la réconciliation, la violence sociale et familiale, les

# Les semences de la sagesse

Dans la mythologie de l'Asie du Sud, il y avait à la cour de Bikramaditya une femme sage nommée Khona. Admirée de tous en raison de sa sagesse, Khona gagnait en popularité en même temps qu'elle suscitait chaque jour davantage l'envie des vieux sages de la cour du roi. Aveuglé par la jalousie, le conseiller principal du roi ordonna qu'on lui coupât la langue. Or, avant que la sentence ne soit exécutée, Khona récita autant de ses vers que possible qui devinrent, avec le temps, les proverbes dits Khonar Bochan.

Toute la sagesse de Khona s'est transmise dans ses proverbes, telles ses

vastes connaissances en agriculture — sur le meilleur temps de semer pour assurer la germination, sur la manière de préserver et d'entreposer les semences d'une saison à l'autre. Pour Khona, c'est aux femmes que revenait la préservation des semences, l'une des principales responsabilités des ménages agricoles. Les femmes ont donc gardé ce savoir sur les semences et l'ont transmis à leurs filles.

La révolution verte amorcée au début des années 60 a fait subir d'importants changements au rôle des femmes en agriculture. Avec la révolution verte, on a commencé à utiliser les variétés de semences à haut rendement commer-

cialisées par les sociétés transnationales ; les femmes ont dès lors vu décliner leur rôle dans la sélection et la préservation des semences. Avec le temps, elles ont fini par oublier leur savoir, et leur place dans la nouvelle économie agraire devint de plus en plus marginale.

Cependant, au cours des dix dernières années, les femmes de l'Asie du Sud ont commencé à reprendre leur place décisive dans l'agriculture. En Inde, par exemple, le Dr Vandana Shiva et le Third World Network défendent avec acharnement la cause des producteurs agricoles, et aident ces derniers à résister au contrôle des sociétés transnationales. Le livre de Dr Shiva, *The Violence of the Green Revolution*, a été l'un des premiers ouvrages à analyser les effets de l'agriculture moderne sur les femmes.

Au Bangladesh, UBINIG a créé un programme de soutien pour les agriculteurs qui appliquent et favorisent des techniques agricoles écologiques. Un élément majeur de cette stratégie a été la création, dans les villages, de «banques de semences» où les fermiers sélectionnent, conservent et échangent librement leurs meilleures variétés de semences. Les banques de semences sont gérées presque uniquement par les femmes, qui savent l'importance cruciale des semences pour le bien de leurs communautés. Mais les femmes ne s'occupent pas seulement de préservation ou d'échange, elles renouvellent et accumulent également le savoir. En reprenant leur place en agriculture, les femmes ont à nouveau la possibilité d'innover, d'expérimenter et de partager leurs découvertes. Ainsi se crée le savoir, non pas le savoir construit en laboratoire dans des conditions aseptisées, mais le «savoir terrain», vivant, acquis grâce à l'innovation sociale dont les gens savent faire preuve quand ils partent de leurs besoins réels et de leur expérience. C'est l'essence même de toute action culturelle.

En bangladais moderne, Khona est une expression qui signifie «bouche bée». Les paysannes savent que le sort de Khona les guette si elles perdent leur place et leur rôle dans l'agriculture : elles aussi resteront muettes et perdront le pouvoir de façonner leurs vies.

## unautaire

rappports de pouvoir entre les hommes, les femmes et les enfants. Par ses ateliers de formation et d'animation culturelle, Quetzalcoatl contribue à faire naître et grandir chez les enfants et les jeunes du Nicaragua de nouvelles valeurs culturelles et sociales.

Par son travail, Quetzalcoatl prouve qu'il est possible d'intervenir dans la vie d'un village, avec honnêteté et respect, dans le but de remettre en question et transformer les pratiques porteuses d'oppression.

Pablo Pubiro, membre du collectif Quetzalcoatl, en scène devant un groupe d'étudiants.



# Peuples autochtones et transformation culturelle

Michael Soren appartient à l'un des peuples autochtones parmi les plus importants de l'Asie du Sud, les Santals. À l'invitation d'Inter Pares, Michael est venu récemment au Canada parler des conditions dans lesquelles vit son peuple et de son organisation, la North Bengal Indigenous People's Organization.

«Notre peuple vivait jadis dans la forêt, a expliqué Michael. Nous y trouvions alors nourriture et abri ainsi que toutes les ressources dont nous avons besoin pour vivre. La forêt était également à l'origine de nos mythes ; en son sein résidaient depuis toujours nos dieux et nos déesses. La forêt façonnait nos vies, elle constituait le fondement de notre culture.»

Aujourd'hui, cependant, les forêts de l'Asie du Sud ont presque complètement disparu, ce qui a provoqué par le fait même la disparition de cultures et de populations qui vivaient dans la forêt depuis mille ans.

Les Santals du nord du Bangladesh vivent aujourd'hui dans la pauvreté absolue. Pour répondre à leurs besoins d'expansion industrielle, les maîtres coloniaux se sont naguère emparés d'une grande partie des forêts natales des Santals. Aujourd'hui, ce qu'il reste des forêts continue d'être sacrifié au profit des propriétaires des boisés commerciaux et des plantations de caoutchouc. Le gouvernement, quant à lui, refuse de reconnaître les droits

territoriaux des peuples de la forêt qu'il traite ni plus ni moins comme des intrus et des migrants illégaux. Ainsi, contraints de devenir des travailleurs agricoles mal payés ou de partir à la ville s'entasser dans les bidonvilles, les peuples des forêts achèvent d'être dépossédés de leurs terres et leurs fermes forestières.

Pour Michael et ses collègues, il faut que cesse cette destruction de leur peuple. Ils aident donc les Santals à défendre ce qui constitue leur identité ; en même temps ils les aident à trouver de nouveaux moyens d'existence et de nouvelles façons d'organiser la communauté.

L'ancienne façon de faire les choses disparaît rapidement, et Michael le sait pertinemment. Aussi les Santals tentent-ils de construire leur avenir sur les meilleurs éléments de leur culture, plutôt que de simplement tenter de préserver le passé. Ceci consiste parfois à remettre complètement en question les croyances profondément enracinées sur lesquelles s'appuient les gens depuis des générations. Mais cette démarche de construction de l'avenir amène aussi les gens à discuter de ce qui leur arrive, à se faire confiance et à apprendre à confronter l'injustice et à y opposer leur résistance. Michael est lui-même avocat et ses compétences juridiques s'avèrent cruciales dans cette stratégie de résistance. De plus, la North Bengal Indigenous Peoples Organization dispense des programmes

éducatifs ainsi que des cours de langue et d'organisation politique. De cette manière, Michael et ses collègues participent au processus de transformation culturelle des Santals.

Lors de son passage au Canada, Michael a rencontré certains chefs des Premières nations et a visité quelques-unes de leurs communautés. Lors d'une réunion publique à Ottawa, le chef Ovide Mercredi a souhaité la bienvenue à Michael Soren et ses collègues et a établi un parallèle entre la situation des autochtones au Canada et au Bangladesh : «Quand je vous ai entendu parler, a-t-il dit à Michael, c'est comme si j'avais moi-même parlé.» Le chef Mercredi a ajouté qu'en dépit des siècles d'oppression, les peuples des Premières nations étaient encore décidés à se joindre à leurs frères et soeurs et à travailler avec eux en vue du changement.

Il existe de nombreuses similitudes entre les Premières nations du Canada et les Santals du Bangladesh. Michael s'est dit encouragé par ce qu'il avait découvert : «Ici aussi les gens résistent, a-t-il remarqué ; partout les peuples des Premières nations se joignent à la lutte pour le changement et pour l'autodétermination, au moyen de l'organisation politique, de l'éducation et de l'action culturelle. Voilà notre lutte commune. Nous avons tous le droit de faire connaître ce qui nous arrive.»

## Inter Pares est dans La Course

Inter Pares, pour la première fois cette année, s'est associé à la *Course destination monde*. *La Course*, c'est une émission télévisée qui permet à huit jeunes québécoises et québécois de parcourir le monde pendant 27 semaines, et de nous faire part de leurs découvertes par l'entremise de courts métrages présentés à chaque semaine.

*La Course*, c'est aussi une folle aventure et un moyen extraordinaire



Les participants à *La Course*, 1996-1997

de sensibiliser les jeunes de même qu'un vaste auditoire à différentes réalités culturelles et à divers enjeux interna-

tionaux. *La Course*, c'est un autre regard sur notre monde.

Inter Pares récompensera le film d'un ou d'une concurrente illustrant le mieux l'action de femmes et d'hommes en faveur de la justice sociale. Notre

prix sera remis lors du

Gala de *la Course* présenté en avril prochain à la télévision de Radio-Canada.

